« Au-delà des helvétismes, dire le monde »

Noël Nétonon Ndjékéry
Écrivain d'origine tchadienne établi en Suisse

Noël Nétonon Ndjékéry par lui-même

Je suis né à Moundou au Tchad le 25 décembre 1956. J'ai fait des études supérieures de mathématiques suivies d'une spécialisation en informatique. Je vis aujourd'hui en Suisse où je suis employé dans une entreprise industrielle.

Au sortir d'une enfance enracinée dans l'oralité subsaharienne, j'ai découvert l'écriture que j'ai embrassée avec passion. Depuis, je publie essentiellement des fresques sociales pétries de poésie et où l'humour sert toujours de digue aux débordements du destin des hommes.

Les titres principaux de ma bibliographie sont : La Minute mongole*, nouvelles, Éditions La Cheminante, Ciboure, 2014 ;* Mosso*, roman, Éditions Infolio, Gollion, 2011 ;* Goudangou, ou les Vicissitudes du Pouvoir*, théâtre, Éditions Sao, Ndjamena, 2011 ;* Chroniques tchadiennes*, roman, Éditions Infolio, Gollion, 2008 ;* Sang de Kola*, roman, Éditions L'Harmattan, Paris, 1999.*

Raymond Mbassi Atéba : *Vous êtes mathématicien et informaticien. Comment êtes-vous arrivé dans l'écriture ?*

Noël Nétonon Ndjékéry : c'est l'écriture qui a précédé chez moi les mathématiques et l'informatique, pas l'inverse. Je suis en effet tombé très jeune amoureux des livres et, à force d'en dévorer, j'en suis arrivé tout naturellement à écrire. Ça a commencé avec des petits poèmes peu après mon entrée en sixième. Puis ont suivi nouvelles, pièces de théâtre et, bien plus tard, romans. Si ma vocation littéraire s'est affirmée très tôt, je rêvais à vrai dire de l'assumer en qualité d'historien. Autour de mes seize ans, j'ai été bouleversé par la découverte de l'œuvre de Cheick Anta Diop. Deux ou trois ans plus tard, j'ai eu le privilège de rencontrer le grand historien, Joseph Ki-Zerbo à l'occasion d'une conférence qu'il a donnée à Ndjamena. Le chantier ouvert par ces deux grands Africains me subjuguait littéralement et je brûlais d'y apporter ma pierre. Malheureusement, l'air du temps à l'époque préconisait que le continent noir avait besoin d'ingénieurs, d'architectes et de médecins, seuls capables d'assurer son rapide développement. Et dès qu'un élève s'en sortait bien dans toutes les disciplines enseignées, le conseil d'orientation de son établissement l'envoyait d'office en série scientifique. Il en a été ainsi pour moi. J'ai donc dû faire contre mauvaise fortune bon cœur. C'était ça et bénéficier d'une bourse d'Etat ou financer mes études supérieures par mes propres moyens.

RMA : *Vous êtes, entre autres, nouvelliste, romancier. Pourquoi privilégiez-vous ces genres ?*

> NNN : la nouvelle et le roman sont en effet mes genres de prédilection. Je me suis fait les griffes avec les nouvelles et j'y retourne encore quand j'estime que ce que j'ai à dire a besoin de concision et d'effet coup de poing. Je choisis le roman quand mon inspiration a besoin de beaucoup de pages pour s'épancher. Ce qui me plaît dans la nouvelle et dans le roman, c'est qu'ils me laissent toute latitude quant à la structuration du texte. Cela dit, je continue aussi à frayer avec la poésie et le théâtre même si je publie très peu dans ces deux genres.

RMA : *Vous avez également écrit des chroniques. Est-ce pour mieux illustrer la réalité tchadienne ou pour en témoigner ?*

> NNN : J'ai écrit des chroniques tout à la fois pour illustrer les réalités tchadiennes et pour en témoigner. La plupart des événements qui font la substance de mes chroniques appartiennent au quotidien des gens : ils m'ont été rapportés quand je ne les ai pas directement vécus. Cela dit, vous m'offrez une belle occasion de faire le lien avec la question précédente. Mon texte intitulé « Chroniques tchadiennes » a d'abord été publié en douze épisodes (chacun équivalent à une nouvelle) dans le magazine culturel *Carrefour* de Ndjamena avant d'être réuni dans le roman éponyme publié chez InFolio.

RMA : *La guerre (*Sang de kola*), les maillons faibles de la société comme les femmes et les enfants (*La Minute mongole*), la dénonciation de la violence politique ou sociale sont autant de thèmes que vous semblez privilégier dans vos récits. Avez-vous l'impression que ceux pour qui vous écrivez vous ont entendu ? Quel est le statut de l'écrivain dans un pays dominé par une culture de l'oralité ?*

NNN : J'écris d'abord pour moi-même, et tant mieux si d'autres personnes trouvent quelque intérêt à me lire. Force est cependant de constater que la plupart de mes compatriotes africains, ceux dont le destin fournit la matière première à nombre de mes textes, ne peuvent pas accéder à mes livres parce qu'ils n'ont pas les moyens de se les offrir ou parce qu'ils ne savent tout simplement pas ou plus lire. Cette situation, qui constitue pour moi un vrai crève-cœur, se nourrit aussi de la perception que l'on a de nous autres « noircisseurs de papier » en Afrique. En effet, dans un pays dominé par l'oralité, l'écrivain bouscule en permanence l'ordre établi. Il est pris en tenaille entre deux conceptions de la parole, deux conceptions non pas antagonistes, mais soudées par un conservatisme vivace.

D'un côté, une parole sacralisée, plurimillénaire dont les anciens sont les dépositaires et qui leur permet de tenir clans et tribus sous le joug d'un régime quasi gérontocratique. De l'autre, une parole instrumentalisée, relayée par de puissants moyens modernes (radio, télévision, cinéma, Internet) et mise au service

des desseins politiques du gouvernement en place.

Or, on sait qu'écrire et, son pendant naturel, lire, sont des activités qui s'exercent en solo. En s'y adonnant, l'écrivain se place de lui-même en porte-à-faux avec l'esprit communautaire et, en particulier, le sens du partage qui sont célébrés dans son milieu d'origine. Comme tous ceux qui cherchent à s'accomplir seuls, il sera considéré comme un renégat et se verra progressivement mis en quarantaine. Et pour peu que ses écrits viennent en plus à chatouiller les gouvernants, il risque de se retrouver de plus en plus à l'étroit entre les deux mâchoires de la tenaille et se verra condamner à une espèce de coma, voire même de mort sociale.

Bref, dans un pays dominé par l'oralité, le statut de l'écrivain, hypertrophié en milieu scolaire et universitaire, est partout ailleurs réduit à sa plus simple expression par les réalités sociales : taux élevés d'analphabétisme ou d'illettrisme et livres importés donc vendus à des prix prohibitifs.

RMA : *Parmi les critères définissant les minorités littéraires, selon Kafka, il y a celui de déterritorialisation de la langue. Dans votre cas, on peut dire, au nom de votre double allégeance, que vous vivez au moins deux déterritorialisations dans votre écriture : celle de la langue française de la Suisse romande où vous vivez, celle du français tchadien auquel sont associés certains tchadismes !*

Est-ce pour autant que vous vous sentez un écrivain minoritaire ?

> NNN : Un écrivain est par définition minoritaire où qu'il vive. Il se crée sa propre langue, une langue forgée par des expériences de vie, des émotions et des rencontres qui sont les siennes propres. Et puisqu'il est question ici de territoire, l'écrivain vit dans une bulle formée par les mots et les expressions qu'il butine au cœur des ses diverses appartenances et qui l'habitent autant que lui-même les habite. Or, il n'y a rien de plus intime à l'individu que sa langue, sa manière d'exprimer la joie, la détresse, l'indifférence, la révolte ou l'ennui. Je vis donc effectivement une double déterritorialisation, riche de tchadismes autant que d'helvétismes. C'est sans doute cette alchimie qui donne une couleur, une saveur et une musique particulière à mes textes.

RMA : *Je vois une écriture maîtrisée, qui porte la trace de vos origines… L'Afrique demeure omniprésente dans votre œuvre malgré l'éloignement. Simple choix d'écriture, ou nostalgie des origines ?*

> NNN : C'est grâce aux mots que nous glanons, nourrissons lovés dans la quiétude des bras maternels, que nous mettons un semblant d'ordre dans le chaos du monde. Et je pense que cette expérience de notre prime enfance imprègne à jamais le regard que nous posons sur les choses et influence pour toujours notre manière d'appréhender et d'exprimer ce que nous vivons. Ainsi, n'ayant connu l'exil que

bien après l'adolescence, ma grille de lecture du monde reste profondément africaine même si elle a forcément évolué au contact prolongé de l'Occident.

Et puis, pour que je passe à l'acte et commette un texte quelconque, il faut que le sujet à traiter m'incendie littéralement les tripes ou m'obsède jusqu'au vertige. Or, malgré la distance, je porte en moi l'Afrique, sa musique, ses fléaux, ses espérances, sa joie de vivre et ses luttes. Et ce sont souvent les bruits et les fureurs de cette Afrique-là qui déclenchent chez moi le passage à l'acte.

RMA : *Vous avez pris part au dernier Salon du livre de Genève. Quelles conclusions tirez-vous de cet événement où s'est constitué tout un Salon africain animé par des écrivains d'origine africaine ?*

NNN : Résidant à une vingtaine de kilomètres de la ville de Calvin, je suis pour ainsi dire le « régional de l'étape » s'agissant du Salon du livre de Genève. Le Salon africain qui en est le cœur me permet, à chaque édition, de faire un tour d'horizon de la production littéraire. C'est toujours pour moi un moment de grande émotion d'y retrouver des consœurs ou confrères et leurs œuvres. Cette année, le thème retenu était « Les arts en toutes lettres », ce qui a favorisé de riches échanges entre les écrivains et d'autres créateurs du continent (dramaturges, bédéistes, cinéastes, musiciens, etc.). Cela a aussi permis d'envisager les différentes passerelles possibles entre

les îles de cet immense archipel qu'est l'Art. Des collaborations riches de promesses en ont certainement résulté. Je retiendrai cependant deux moments forts de cette cuvée 2015 du Salon africain. Le premier a été le sacre de l'écrivain sénégalais Mohamed Mbougar Sarr qui s'est vu décerner le Prix Kourouma pour son tout premier roman *Terre ceinte* paru chez Présence africaine. Cet événement me paraît emblématique de l'émergence d'une nouvelle génération d'écrivains d'origine subsaharienne qui est bourrée de talents et qui ne recule devant aucune thématique. Le second a été sans conteste l'émouvant hommage rendu à l'immense écrivain et dramaturge congolais, Sony Labou Tansi à l'occasion du vingtième anniversaire de sa disparition. Un jeune et un ancien comme têtes d'affiche. Qui pouvait rêver mieux ?

RMA : *On parle d'« Afrique-sur-Seine » pour évoquer, entre autres, des écrivains d'origine africaine établis à Paris. Ici je souhaite parler de l'« Afrique-sur-Léman »… est-ce excessif pour évoquer ces écrivains d'origine africaine établis en Suisse romande ? Cette expérience singulière vous particularise-t-elle par rapport aux diasporas afro-parisienne, londonienne, bruxelloise, etc. ?*

NNN : Les écrivains qu'on a tendance à regrouper sous l'étiquette « Afrique-sur-Seine » se rencontraient, dialoguaient et s'inscrivaient majoritairement dans un même courant littéraire fort, la Négritude. Je n'en veux pour preuve que les deux congrès des écrivains et artistes noirs organisés en 1956 à Paris et en

1959 à Rome. Je ne vis et ne vois rien qui ressemble de près ou de loin à cette expérience-là en Suisse romande. Je connais très peu d'écrivains d'origine africaine autour de l'arc lémanique. Mais au regard de ce que j'ai pu lire, il va sans dire que notre terre d'adoption nous insuffle une sensibilité particulière et une manière spécifique d'appréhender les sujets que nous traitons. Au-delà des helvétismes qui enrichissent nos textes, nos œuvres poussent sur un terreau qui est celui du milieu littéraire romand, lequel leur donne une sève spécifique. Il s'agit d'un milieu périphérique constamment écartelé entre les centres dominateurs que sont les milieux littéraires français et allemands. Le monde vu de Genève ou de Lausanne ne saurait évidemment être le même que celui vu de Paris, de Londres ou de Bruxelles.

RMA : *On n'a pas accès à vos œuvres au Tchad, comme ceux d'ailleurs de beaucoup d'écrivains africains publiés en Occident. Problèmes de diffusion, de coût, demande insuffisante : ces raisons souvent évoquées vous paraissent-elles justifiées ? Que suggérez-vous pour booster la vie littéraire en Afrique subsaharienne ?*

NNN : Les raisons que vous évoquez sont fondées et ont été identifiées de longue date. Mais les dirigeants subsahariens déploient-ils vraiment toute l'énergie nécessaire pour apporter des réponses conséquentes à ces puissantes entraves au développement ? J'en doute. Tant que nos gouvernants continueront de voir dans le livre une arme de subversion massive, ils ne s'impliqueront qu'à reculons dans les efforts

visant à le vulgariser : quoi de plus malléables que des populations maintenues analphabètes, illettrées ou interdites de lecture ?... En tout état de cause, les mesures susceptibles sinon de booster du moins de mieux faire circuler le livre sur le continent noir sont aussi connues de longue date, et je ne vais pas en l'occurrence réinventer l'eau tiède. Des subventions et des dégrèvements fiscaux bien ciblés pourraient permettre sur place l'émergence de maisons d'édition, la promotion dans la presse d'émissions et de pages consacrées à l'écrit et le développement des librairies, des bibliothèques, des clubs de lecture et des salons littéraires. Tout cela devrait s'accompagner de la création et de l'attribution périodique de prix nationaux ou continentaux qui, au-delà de leur force d'émulation, offriraient les écrivains les plus méritants en modèles aux jeunes générations. Ce n'est qu'ainsi qu'il sera possible d'enraciner une tradition littéraire au Sud du Sahara.

RMA : *Quels espoirs fondez-vous sur l'écrivain africain face aux maux auxquels l'Afrique fait face aujourd'hui ?*

NNN : Je crois sincèrement que chaque créateur réalise d'abord son propre épanouissement à travers son œuvre, qu'il se recherche lui-même dans ce qu'il produit. Créer présuppose donc d'être libre de choisir le sujet et l'objet de sa création. C'est pourquoi je répugne à assigner une mission à l'écrivain, mise à part celle qui est consubstantielle à l'acte même d'écrire : faire que le livre demeure le

lieu de mémoire privilégié de l'homme. Cependant, si on me somme malgré tout de dire en quoi l'écrivain africain peut le plus pour son continent, au stade actuel du développement de l'Afrique, je répondrai qu'il doit s'attacher à graver l'écrit dans l'imaginaire africain, à montrer à travers la puissance poétique et critique de ses textes que l'écriture ne vient pas étouffer la parole ancestrale, mais la compléter, l'inscrire dans la durée, l'irriguer de ce sang d'encre qui lui permettra de vieillir sans prendre trop de rides. Tout cela se trouve résumé dans ma profession de foi :

> *Je n'ai de souffle que ma Parole et de Parole que mon souffle.*
> *Je vous confie mon souffle et ma Parole en partage fraternel.*
> *Et quand mon souffle aura rejoint l'haleine éthérée des aïeux,*
> *Puisse ma Parole résonner encore entre l'envol de deux pages*
> *Et soutenir l'humain dans son combat contre tous les silences.*

Certes très peu d'Africains ont de nos jours accès à la littérature. Cependant, je ne désespère pas de voir cette situation changer à terme. Sous cet angle-là, écrire devient pour moi un acte de foi en l'avenir. *Les paroles s'envolent, les écrits restent.* Demain, j'en suis sûr, les riverains du Chari, du Congo, du Limpopo, du Nil, du Niger ou des Grands lacs se réapproprieront les textes dont nous autres écrivains jalonnons aujourd'hui notre exil, qu'il soit intérieur ou extérieur. N'est-ce pas là un

viatique suffisant pour continuer d'arpenter la République des lettres ?